

Title	Folie des <<foules>> : Zola et les crises de l'âge moderne
Sub Title	「群衆」狂気：ゾラと近代の危機
Author	林田, 愛(Hayashida, Ai)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2012
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.55 (2012. 10) ,p.1- 25
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20121019-0001

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Folie des « foules »

Zola et les crises de l'âge moderne

HAYASHIDA Ai

Introduction

Dans le « Discours aux étudiants » en 1893, Zola déclare résolument que « la nature est injuste et cruelle, [et que] la science paraît aboutir à la loi monstrueuse du plus fort : dès lors, toute morale croule, toute la société va au despotisme »¹⁾. Il insiste qu'il a foi dans le progrès de la science, dans la mesure où celle-ci, en se fondant sur le « bonheur » et la « justesse », sert à libérer les êtres humains des dogmes religieux, à les empêcher de retourner aux « religions anciennes » ou « religions mourantes »²⁾.

Comment se fait-il que la science, après avoir servi à libérer l'humanité en détruisant les superstitions religieuses et surnaturelles, finisse par devenir à son tour un nouveau dogme gigantesque qui égare l'esprit humain ? La seconde moitié du XIXe siècle a vu l'épanouissement des découvertes dans le

1) Les extraits du « Discours aux étudiants », qui fut autrefois publié par Maurice Le Blond dans *Mélanges, Préfaces et Discours* (Paris, Bernouard, 1929), sont reproduits dans l'« Étude » du *Docteur Pascal* (pp. 1610–1616). Toutes nos références des *Rougon-Macquart* renverront à l'édition de Henri Mitterand : *Les Rougon-Macquart : Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 5 vols, 1960–1967.

2) *Ibid.*, p. 1614.

domaine des sciences naturelles et médicales, et les progrès économiques et sociaux — la création des grands magasins, la construction des réseaux ferrés, l'application des découvertes scientifiques — firent croire que tout était possible dans le monde. En même temps, ce développement a détruit, sans fournir des substituts, les liens émotionnels qui liaient un individu à son milieu naturel : l'homme moderne est si déraciné, condamné à éprouver de la solitude au milieu des foules. Plus il appartient à la société de masse, moins il est membre d'une vraie communauté humaine. Par ailleurs, le progrès ne pourrait jamais éradiquer la misère, la faim, la guerre, les maladies les plus simples.

Les idées de Zola face au progrès sont donc assez nuancées. D'une part, il célèbre le progrès éclatant des sciences, mais d'autre part il se montre critique envers l'optimisme démesuré de ses contemporains. Au fur et à mesure que la société devient mécanisée et industrialisée, l'être humain est amené à accorder aveuglément une valeur absolue à la science, et en conséquence, à désapprouver celle-ci si elle ne procure pas satisfaction. D'où le mal collectif qui sévit dans le milieu social. Il se transforme ensuite en pessimisme ou en décadence, dont on trouve les expressions littéraires dans les textes dits naturalistes. La traduction des *Pensées, maximes et fragments* de Schopenhauer renforça un certain pessimisme spleenétique chez maints lecteurs en France : une crise de conscience, due à l'effondrement des valeurs absolues qu'avait promis le pouvoir scientifique, en est sans doute l'une des causes³⁾. Zola, exprimant l'un des personnages principaux de *La Joie de vivre* comme « un pessimiste, un malade de nos sciences commençantes »⁴⁾, se montre sensible à l'impasse de la société contemporaine⁵⁾.

3) Sur la relation entre Schopenhauer et les textes naturalistes, voir René Colin, *Tranches de vie : Zola et le coup de force naturaliste*, Paris, Du Lerot, 1991.

4) *La Joie de vivre*, N.a.f. 10311, folios 172–173.

5) Caro interprète le pessimisme du point de vue pathologique : « Le pessimisme

Par ailleurs, le déclin du naturalisme, prononcé par Brunetière dans son article intitulé « La banqueroute du Naturalisme » dans la *Revue des Deux Mondes*, va de pair avec la naissance du symbolisme. Des Esseintes, héros décadent d'*À Rebours* (1884) ou Durtal, névrosé mystique de *Là-Bas* (1889), incarnent les crises religieuses de l'époque : échappant à la vie vulgaire, ils cherchent leur salut dans le mysticisme, produit de leur imagination malsaine.

L'exemple le plus pertinent de cette soif collective vers le mystère est le miracle de Lourdes. Les pèlerinages se multiplièrent à tel point que l'on construisit une nouvelle voie de chemin de fer, comme nous le voyons dans *Lourdes* (1894) de Zola. L'Église catholique chercha à répandre l'idée que la foi catholique pouvait guérir sans l'apport de la Science. Mais celle-ci ne tarda pas à démasquer le fait que les miracles n'existaient pas : à titre d'exemple, les traités de Charcot sur le rôle de l'autosuggestion dans la guérison ont mis définitivement en cause la puissance divine. Zola s'est documenté sur ces traités du savant pour la rédaction du roman, où il poursuit minutieusement le processus psychique de la guérison miraculeuse. Il ne pouvait pas cependant s'accommoder de n'être qu'un partisan de l'anticléricalisme en qualifiant simplement le catholicisme de « despotisme absolu, religion de la mort que l'idée de charité a pu seule faire tolérer »⁶⁾, ni d'admirateur aveugle de la science.

La présente étude sera centrée sur la question de comment l'approche

est à la foi un phénomène pathologique et un phénomène mental. Quand il est poussé à l'outrance, il révèle une altération grave dans le système nerveux : il devient une véritable maladie. L'optimisme et le pessimisme sont donc, avant tout, une affaire de tempérament, d'hérédité morbide, d'humeur et de nerfs. » E. Caro, *Le Pessimisme au XIXe siècle : Léopold di-Schopenhauer-Hartmann*, Paris, Librairie Hachette, 1878, p. 276.

6) Émile Zola, *Paris*, éd. de Henri Mitterand, Paris, Stock, 1998, p. 324. Toutes nos références des *Trois Villes* renverront à cette édition.

pathologique de l'écrivain envers la société peut éclairer une partie des crises idéologiques de l'âge moderne. Sans entrer nécessairement dans l'arrière-plan historique des conflits entre Science et Foi qui dépasse la portée de cet article, nous nous essaierons à préciser ce qui sous-tend au mal social qui a entraîné la désagrégation morale collective dans le monde à l'apogée du progrès scientifique. Quels signes Zola lit-il dans son époque ?

I : La contagion du « mal » dans la société moderne

Il faudrait examiner d'abord la signification de la vague du pessimisme et de la décadence, phénomène social par lequel la fin du XIXe siècle a révélé l'insuffisance des valeurs que le scientisme a fait prévaloir dans la société. Ces phénomènes représentent une maladie contagieuse qui a atteint toute la fin du siècle. Zola s'efforce de montrer alors que les maladies du corps social, telles qu'il les évoque, prennent leur source dans les crises idéologiques de son époque : en contradiction avec ses doctrines naturalistes inspirées par Taine et son éloge de la méthode expérimentale, il ne se prive pas d'exprimer ses convictions philosophiques et religieuses face aux crises intrinsèques du progrès scientifique et matériel⁷⁾.

Zola bâtit le vaste plan de la série des *Rougon-Macquart* (1871–1893) en lui appliquant les idées scientifiques de son époque sur l'hérédité. Le schéma généalogique sert à rassembler scientifiquement les personnages provenant des deux familles sous la loi de l'hérédité, et à l'origine de ce

7) J. Noiray indique bien l'ambiguïté présente dans l'attitude de Zola à l'égard du progrès scientifique et technique : « L'œuvre de Zola, dans sa richesse et son étendue, doit ainsi nous apparaître, non comme un panorama théorique, mais comme un révélateur sensible et nuancée des contradictions et des transformations intervenues, entre 1863 et 1902, dans les relations de l'homme du XIXe siècle avec la technique ». Jacques Noiray, *Le Romancier et la machine : L'image de la machine dans le roman français, 1850–1900*, Paris, J. Corti, vol. 2, 1982, p. 506.

« mal »⁸⁾, se trouve la trisaïeule Adélaïde Fouque. Les vingt romans qui composent *Les Rougon-Macquart* ont pour but de montrer la société sous le Second Empire, et l'arrière-plan historique de la Troisième République, lors de la rédaction de la série, s'y trouve également reflété. Comme les personnages balzaciens, les membres de la famille des Rougon-Macquart portent dans leurs corps l'empreinte du milieu qui les entoure⁹⁾. C'est délibérément que Zola fait de Nana l'allégorie du Second Empire, en décrivant parallèlement la décomposition finale du corps de son héroïne et la dégradation de la société par la contagion du vice et de la débauche. Dans *Le Roman expérimental* (1879), Zola présente la notion de *circulus vitalis*, selon laquelle la maladie d'un seul organe affecte l'ensemble de l'organisme : le vice d'un personnage s'étend fatalement et entraîne la désagrégation morale de la collectivité pour mettre en péril la société. À cette circulation du mal s'accorde bien la maladie héréditaire qui, par le biais du sang, se transmet de génération en génération dans la famille.

Il est à noter d'ailleurs que les personnages, qui assument le rôle de porte-parole de Zola, font surgir le grand débat de l'époque : par exemple, les conversations entre Pascal et Clotilde dans *Le Docteur Pascal* (1893), dernier ouvrage de la série, reflètent la bataille d'idées qui s'est engagée entre Zola et Brunetière dans la *Revue des Deux Mondes* au cours des dernières années du siècle¹⁰⁾. *Paris*, le dernier roman de la série des *Trois Villes*

8) Sur cette notion de mal dans le mythe zolien, voir Auguste Dezalay, « L'infortune des Rougon ou Le Mal des Origines » in *Le Mal dans l'imaginaire littéraire français*, Paris, l'Édition de l'Harmattan, pp. 181–192, 1998.

9) Sur le thème de la pathologie sociale qui se reflète dans les romans dits réalistes et naturalistes, voir Jean-Louis Cabanès, *Le Corps et la maladie dans les récits réalistes*, 2 vols., Paris, Klincksieck, 1991.

10) Selon l'« Étude », la réponse de Pascal (ex : pp. 990–991) peut être regardée comme celle de Zola à Brunetière. (*Le Docteur Pascal*, t.V, pp. 1642–1643)

(1894–1898 : *Lourdes, Rome, Paris*), met en lumière le plus directement le problème de la maladie sociale, ainsi que les quêtes de la guérison de l'humanité : ce terme de « guérison », qui n'apparaît que de façon abstraite ou hésitante dans la série des *Rougon-Macquart*, s'y trouve de façon quasi obsessionnelle dans *Paris*¹¹⁾ : dans ce roman, les critiques de l'auteur face aux gens malades de l'optimisme ou du pessimisme sous l'effet du progrès technologique prennent plus d'acuité sur le plan idéologique. Regardons donc en détail la façon dont Zola a réussi à mettre en rapport la pathologie de l'époque et la société industrialisée.

En ce qui concerne l'industrialisation en France, il faudrait rappeler l'importance de la deuxième Exposition Internationale inaugurée à Paris en mai 1878, et qui jalonne l'histoire de la France pendant la deuxième moitié du XIXe siècle. En outre, la Révolution industrielle connut l'essor des grands magasins comme nous le voyons dans *Au Bonheur des dames* (1883). Les contemporains auraient dû ressentir, comme Zola lui-même, un sentiment d'exaltation d'une part, et certaines inquiétudes d'autre part. Regardons les remarques de l'écrivain dans sa lettre à Van Santen Kolff, datée du 18 novembre 1878 :

Et d'abord quel étrange et curieux spectacle vient d'offrir Paris, pendant six mois ! Je m'étais enfui à la campagne pour échapper à cette cohue sans cesse grandissante. Et chaque mois, lorsque mes affaires me rappelaient pour deux ou trois jours, j'étais réellement stupéfait de ce qu'était devenue ma grande ville. [...]. Jamais, je n'ai vu une pareil pêle-mêle de modes cocasses; on aurait dit par moments un carnaval, une gageur de ressusciter dans un jour de folie toutes les vieilles modes de

11) *Ibid.*, ex. P. 193, p. 197, p. 321, p. 323, p. 336, p. 364, p. 456. Sur la notion de la « pathologie sociale organique », voir Judith E. Schlanger, *Critique des totalités organiques*, Paris, J. Vrin, 1971.

siècle. On aurait fait une invention, la France et l'Europe entière défilant en négligé chez nous, galopant le long de nos ruisseaux, au milieu du roulement des voitures, des bousculades et du tapage de la foule.¹²⁾

Tout en étant progressiste, Zola ne se prive pas d'exprimer un certain dégoût envers l'ébahissement insensé de la collectivité face à cette fête nationale, qui lui donne l'impression d'un « jour de folie ». Dans une note préparatoire d'*Au Bonheur des Dames*, l'auteur résume avec soin un article du *Figaro* du 23 mars 1881, intitulé « les Grands bazars ». Le chroniqueur anonyme voit dans les grands magasins « la conséquence fatale et immédiate d'une époque matérialiste et démocratique ». Il s'attarde sur une idée de « la névrose des grands bazars », plus précisément « la manie du vol », dont Zola a tiré longuement parti¹³⁾. Enfiévrées par les étalages encombrés d'articles de luxe, les femmes deviennent folles et ne refrènt plus leurs désirs. Toutes ces femmes, dévoreuses et quasi hystériques, perdent non seulement la raison mais aussi la douceur et la prévenance humaines.

La « fièvre » collective, comme un signe de maladie, est la preuve de l'impact de la Révolution industrielle au point de vue pathologique. Ni un grand nombre de femmes qui affluent au grand magasin, ni les hommes qui poursuivent avidement le progrès matériel ne sauraient échapper à la fièvre de l'époque. Dans *Paris*, Pierre Froment se désillusionne au vue de la grande cité à l'apogée du progrès, et qui pourrit de l'intérieur par des « passions » et des « désirs » inassouvis :

Certainement, il [Pierre] y [à Paris] venait pour en jouir, comme à une ville d'aventures et de joie, et il le pourrissait un peu davantage.

12) *Correspondance III*, Presses de l'Université Montréal/Édition du CNRS, 1982, p. 257.

13) *Au Bonheur des Dames*, t. III, p. 1679.

Était-ce donc nécessaire, cette décomposition des grandes cités qui ont gouverné le monde, cet afflux de toutes les passions, de tous les désirs, de tous les assouvissements, ce terreau accumulé, apporté du globe entier, où s'épanouit en beauté et en intelligence la fleur de la civilisation ? ¹⁴⁾

Zola décrit la « passion » ou la « fièvre » comme synonymes de la maladie héréditaire qui menace les membres de la famille des Rougon-Macquart, voire la société entière. Selon lui, la passion de l'homme, sa soif du pouvoir, sa vanité ainsi que son désir destructeur prennent leur source dans la nature humaine. Si l'homme a réussi à dompter la Nature en la soumettant à la civilisation, la maladie héréditaire, refoulée par celle-ci et qui a son origine dans la nature humaine, impose sa présence comme ennemi sournois¹⁵⁾. Ce qui semble en péril, malgré les transformations radicales de la société, c'est la raison saine, assaillie par un irrationalisme toujours répandu. Pour représenter le mal, Zola prend conscience de l'importance que revêtent des « foules » comme phénomène pathologique.

II : Zola et Le Bon — Le discours sur la « Psychologie des foules »

Gustave Le Bon (1841–1931), psychologue et l'auteur de la *Psychanalyse des foules* (1895), parue un an après *Lourdes*, fait remarquer que

14) *Ibid.*, p. 99.

15) La théorie de Freud constate bien la relation entre la civilisation et la névrose : « A l'époque où s'instaure le surmoi, de considérables parties de l'instinct d'agression se trouvent fixées à l'intérieur du moi et y agissent à la façon d'auto-destructeur, c'est là l'un des dangers qui menacent la salubrité du psychisme et auxquels l'homme s'expose quand il s'engage dans la voie de la civilisation. Réprimer son agressivité, en effet, est en général malsain et pathogène. On observe souvent la transformation d'une agressivité entravée en auto-destruction, chez un sujet qui retourne son agression contre lui-même. » Freud, *Psychanalyse*, textes choisis par Dina Dreyfus, Paris, Presses Universitaires de France 1999 (1^{re} éd., 1963), pp. 170–171.

« l'époque actuelle constitue un des moments critiques où la pensée humaine est en voie de transformation », en y attribuant les deux causes suivantes : la destruction des croyances religieuses, et la création de pensée entièrement nouvelle, engendrée par les découvertes modernes des sciences et de l'industrie. Il définit son époque comme l'âge où ses contemporains entrent dans « l'ère des foules »¹⁶⁾.

De ce point de vue pathologique de la société, il serait pertinent de concevoir la maladie héréditaire chez Zola comme une crise morale à la fin du siècle : elle est de sa nature contagieuse et fatale. La « fêlure »¹⁷⁾, la métaphore de la maladie héréditaire souvent employée dans la série des *Rougon-Macquart*, est remplacée dans *Les Trois Villes* par les mots qui prennent une apparence plus fatale. Les termes de « cancer » ou d'« ulcère » s'expriment en tant que menace, devant laquelle le protagoniste se trouve impuissant : « la plaie qu'il [Pierre] croyait panser se rouvrait au même instant de toutes parts, le corps social entier allait être envahi et emporté par cet ulcère »¹⁸⁾. C'est à travers cette conception de la maladie que nous examinerons la représentation littéraire des *foules*.

II-a) La foule de Lourdes

Zola met en évidence, dans son roman, que le miracle de Lourdes fait partie de la décadence collective vers le mysticisme, c'est-à-dire vers le culte du surnaturel et de l'au-delà. À ce propos, H. Mitterrand remarque judicieusement que « jamais on n'a compté dans les cercles parisiens autant d'illumi-

16) Cf. Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963.

17) Sur le système métaphorique des *Rougon-Macquart*, voir Maarten Van Buuren « *Les Rougon-Macquart* » d'Emile Zola : *de la métaphore e au mythe*, Paris, José Corti, 1986

18) *Paris*, p. 323

nés, de théosophes, de spirites»¹⁹⁾. La stupéfaction de Pierre Froment dans *Lourdes* devant la foule fiévreuse qui afflue vers la grotte pour assister au miracle est celle de l'écrivain lui-même²⁰⁾ :

[...]. Mais, malgré lui, la foule le préoccupait, cette foule sans bornes, où il avait tant de peine à se noyer, à disparaître, à n'être plus que la feuille de la forêt, perdue dans le frisson de toutes les feuilles. Il ne pouvait s'empêcher de l'analyser, de la juger. Il la savait entraînée, suggestionnée depuis quatre jours : la fièvre du long voyage, l'excitation des paysages nouveaux, les journées vécues devant la splendeur de la Grotte, les nuits sans sommeil, la douleur exaspérée, aggravée d'illusion.²¹⁾

Pierre analyse à juste titre que chaque individu, qui compose la foule s'avancant aveuglément, est surexcité par les fatigues à la fois physiques et morales et donc se trouve en état « illusionné » ou « suggestionné ». Curieu-

19) *Lourdes*, p. 10. En ce qui concerne les « théosophes », il y a un article qui reflète bien les crises de cette époque : « Cette société [Société théosophique] est bien jeune ; elle a déjà pourtant une histoire. Elle fut fondée en 1875, à New-York, par un très petit groupe de personnes, inquiètes de la rapide décadence des idées morales dans l'âge présent ». Émile Burnouf, « Le Bouddhisme en Occident » in *Revue des Deux Mondes*, 1888, p. 368. Par ailleurs, dans *Là-bas* (1891), nous retrouvons le terme de « théosophe » : « — J'ai bien peur, fit des Hermies, que non seulement ces soi-disant astrologues, mais encore que tous les mages, que tous les théosophes, que tous les occultistes et kabbalistes de l'heure actuelle ne sachent absolument rien ; ceux que je connais sont, à n'en point douter, de parfaits ignares et d'incontestables imbéciles. » Huysmans, *Là-Bas*, Paris, Gallimard, 1985, p. 165.

20) Il va sans dire que Zola, partant pour Lourdes le 18 août 1892, avant d'achever *Le Docteur Pascal* (1893), éprouve la même stupéfaction devant la foule mystique. Cf. L'« Introduction » de *Lourdes*, pp. 15–17.

21) *Lourdes*, p. 309.

sement, les observations que fait l'auteur sur la suggestibilité de la foule ont un point commun avec celles de Le Bon : celui-ci analyse soigneusement sur le mécanisme psychologique vers lequel se dirige la foule, emportée par la pulsion inconsciente, et où chaque individu « se trouve dans un état d'attention expectante favorable à la suggestion »²²⁾. Remarquons ensuite un autre passage où l'expression de « crise de contagieux délire » représente la folie de la foule :

Le bruit de la guérison foudroyante de Marie, de ce miracle dont l'éclat allait emplir la chrétienté, s'était répandu déjà d'un bout à l'autre de Lourdes; et de là venait ce vertige accru de la foule, cette crise de contagieux délire qui la faisait se ruer vers le saint sacrement, tournoyante, dans un flux déchaîné de marée haute. Chacun cédait à l'inconsciente passion de le voir, de le toucher, d'être guéri, d'être heureux.²³⁾

L'autosuggestion, propre à la foule et de nature contagieuse et hystérique, se transmet facilement et fait croire aux gens délirants en la guérison miraculeuse, fût-elle illusoire²⁴⁾. De plus, « l'inconsciente passion » est décrite comme une force motrice qui manipule l'individu. Il n'en est pas moins vrai que l'autosuggestion, si négative en cette théorie des foules, est aussi re-

22) Le Bon, *op. cit.*, p. 19.

23) *Ibid.*, p. 322.

24) Sur le thème de l'autosuggestion des foules, voir Bertrand Marquer qui interroge comment les discours sur l'hystérie ont influencé un imaginaire littéraire. Il insiste sur le fait que la théorie de la foule que Zola poursuit dans *Lourdes* est redevable à celle de la Salpêtrière. Cf. « l'ère des foules », *Les Romans de la Salpêtrière : Réception d'une scénographie clinique : Jean-Martin Charcot dans l'imaginaire fin-de-siècle*, Genève, Droz, 2008, pp. 249-260.

cherchée par les psychologues et les neurologues de l'époque dans son rapport avec le remède miraculeux. Zola, tout en étant hostile aux miracles divins de Lourdes, dont il a été témoin et sur lesquels il a pris soin de se documenter, s'intéressait au mécanisme mystérieux de l'esprit qui aidait à guérir les malades²⁵⁾. La notion de « contagion » que Zola emploie dans le passage cité est soulignée davantage par Le Bon :

Une seconde cause, la contagion mentale, intervient également pour déterminer chez les foules la manifestation de caractères spéciaux et en même temps leur orientation. La contagion est un phénomène aisé à constater, mais non expliqué encore, et qu'il faut rattacher aux phénomènes d'ordre hypnotique que nous étudierons dans un instant. Chez une foule, tout sentiment, tout acte est contagieux, et contagieux à ce point que l'individu sacrifie très facilement son intérêt personnel à l'intérêt collectif.²⁶⁾

Le Bon ainsi que Zola considère qu'au fond des puissances mystérieuses émanées des foules s'entremêlent les éléments comme « inconscient » ou « ordres hypnotiques », qui sont fatalement contagieux. Étant donné que la publication de *Lourdes* précède d'un an celle de *Psychologie des foules*, il n'est pas trop exagéré de dire que celui-ci est un roman digne d'être évalué comme un traité plein de cas curieux du point de vue pathologique voire social. Cet intérêt de Zola pour des foules s'approfondirait dans la *Vérité* (1903), œuvre posthume et troisième tome des *Quatre Évangiles* (1899–1903 :

25) Zola a lu les thèses de Charcot sur le rôle de l'autosuggestion dans la guérison de certaines paralysies. Le docteur Fleury et le neurologue Gilles de la Tourette fournissent au romancier des explications complémentaires. Cf. L'« Introduction » de *Lourdes*, p. 21.

26) *Lourdes*, p. 13.

Fécondité, Travail, Vérité, Justice) : la foule grondante et déchaînée, hurlant à la mort d'un innocent juif et dont la sensibilité est « paralysée » se plonge, pour l'auteur, « dans la nuit de ses superstitions »²⁷⁾.

On pourrait justement avancer que Zola réussit à décrire, même avant *Lourdes*, la folie des foules dans *Germinal* (1885). Étienne Macquart, tout en n'étant qu'un simple mécanicien qui est tombé dans la ville de minière, devient l'instigateur de la grève. Nous nous demandons alors ce qui fait de lui un meneur de la foule, capable de pousser à la révolte un si grand nombre de mineurs qui enduraient de génération en génération toutes les injustices qu'on leur avait imposées. Étienne, quoiqu'en apparence doux et intelligent, est affecté de la malédiction de sa famille, et n'y échappe pas à l'instar de sa mère alcoolique de *L'Assommoire* (1877) et de son frère meurtrier de *La Bête humaine* (1890).

II-b) La foule de *Germinal*

Selon l'Arbre généalogique²⁸⁾, Étienne hérite en effet du mal de ses parents comme « mélange dissémination », ce qui fait inévitablement de lui un mégalomane de tempérament héroïque qui, malgré sa connaissance superficielle des pensées marxistes, embarque un grand nombre de mineurs dans une révolte insensée. Tout au long du récit, Zola met en lumière non seulement le désir de meurtre auquel Étienne est confronté mais aussi le fond de sa psychologie, et décrit avec soin le processus où la folie et la suggestion d'un homme médiocre finissent par acquérir le grand pouvoir charismatique.

27) Émile Zola, *Vérité, Les Quatre Évangiles*, éd. de Henri Mitterand, Paris, Cercle du Livre Précieux, 1968, p. 1119.

28) Il s'agit de l'arbre généalogique conçu et établi par Zola. Celui-ci s'est documenté sur les plus récent progrès de la biologie : *L'Hérédité naturelle* (Prosper Lucas), *L'Hérédité dans les système nerveux* (Jules Déjerine), *Essais sur l'hérédité et la sélection nature elle* (Auguste Weismann) en sont les exemples.

C'est en cela que nous voulons porter notre attention sur le fait que les archétypes des « meneurs des foules » que propose Le Bon et la figure d'Étienne coïncident curieusement. Selon le psychanalyste, à part des hommes à volonté durable comme les vrais fondateurs de religions ou de grandes œuvres, la plupart des meneurs, le plus souvent banales, sont des meneurs « hypnotisés » par l'idée dont ils sont ensuite devenus « apôtres »²⁹⁾. Au fil de cette théorie, il est intéressant de remarquer que, dans la scène où Étienne conduit des mineurs à se mettre en grève en les rassemblant dans la forêt, il s'enivre de se voir un « chef de bande » et un « apôtre apportant la vérité »³⁰⁾.

À peine plus lettré par rapport aux autres travailleurs dans la ville, la suggestion de soi très puissante d'Étienne se propage dans la foule et la pousse à l'état d'extase. De même, Le Bon élabore son hypothèse selon laquelle les meneurs souffrent à priori des maladies mentales :

Les meneurs ne sont pas, le plus souvent, des hommes de pensée, mais d'action. Ils sont peu clairvoyants, et ne pourraient l'être, la clairvoyance conduisant généralement au doute et à l'inaction. Ils se recrutent surtout parmi ces névrosés, ces excités, ces demi-aliénés qui côtoient les bords de la folie. Si absurde que soit l'idée qu'ils défendent ou le but qu'ils poursuivent, tout raisonnement s'érousse contre leur conviction.³¹⁾

Dans ce passage, Le Bon réussit à mettre en relation les maladies mentales et l'imprudence qui coexistent en un « meneur », et qui le poussent à l'action dérégulée et destructive. Il insiste d'ailleurs que les meneurs, une fois rentrés dans la vie quotidienne, se retrouvent de nouveau faibles et impuis-

29) Le Bon, *op. cit.*, p. 69.

30) *Germinal*, t. III, P. 1378.

31) Le Bon, *op. cit.*, p. 69.

sants, et ne savent ni réfléchir ni « se conduire dans les circonstances les plus simples, après avoir si bien conduit les autres »³²⁾. Il en est de même pour Étienne qui a toutes les aptitudes psychologiques du « meneur » névrosé : ayant mis ses collaborateurs en état misérable après la grève avortée, il ne sait autrement que s'abattre d'une tristesse profonde sans prendre de mesures quelconques et enfin quitte la ville. Le Bon va plus loin en disant que « ces meneurs ne peuvent exercer leur fonction qu'à la condition d'être menés eux-mêmes et excités sans cesse »³³⁾. Cet état moral peut être également observé chez Étienne : à peine sort-il de l'état « excité » qu'il perd la dignité et l'étoffe d'un chef. Et ironiquement, ce qui lui donne de l'énergie pour ressusciter, c'est l'alcool qui est justement la source du mal de sa lignée.

L'exemple le plus pertinent en est Étienne dans la scène de grève où, parmi la foule enragée qu'il ne peut plus contrôler, il se métamorphose en « bête » en vidant sa gourde de gin. L'« ivresse mauvaise » lui fait alors saillir des dents de loup, entre « ses lèvres pâlies »³⁴⁾. C'est le moment où la bête furieuse qu'est le mal héréditaire, refoulée d'ordinaire, se réveille et dépasse le seuil de l'inconscient pour diriger sa victime vers le carnage et la destruction.

Dans son article du *Gaulois*, datée du 28 janvier 1868, se référant à Charles Letourneau (1831–1902), Zola constate que les êtres humains sont les « bêtes civilisées »³⁵⁾. Cet avis de l'écrivain se retrouvera vingt ans plus

32) *Ibid.*, p. 71.

33) *Ibid.*

34) *Germinal*, t. III, pp. 1423–1424.

35) « [...] ici, je dois l'avouer, nous sommes en plein matérialisme, en plein science expérimentale. [...] M. Letourneau se contente de nous considérer comme des bêtes perfectionnées et civilisées, ce qui est déjà fort galant. Je connais des animaux humains qui ne sont qu'à l'état de brutes sauvages. » Émile Zola, *Œuvres complètes [O. C.] I*, éd. de Henri Mitterand, Paris, Cercle du Livre Précieux, 1968, p. 724.

tard dans sa lettre à son ami au sujet du titre de *La Bête humaine*. Zola y affirme ainsi :

[...]. Je voulais exprimer cette idée : l'homme des cavernes resté dans l'homme de notre dix-neuvième siècle, ce qu'il a en nous de l'ancêtre lointain.

[...]. L'originalité est que l'histoire se passe d'un bout à l'autre sur la ligne du chemin de fer de l'Ouest, de Paris au Havre. On y entend un continuel grondement de trains : c'est le progrès qui passe, allant au vingtième siècle, et cela au milieu d'un abominable drame, mystérieux, ignoré de tous. La bête humaine sous la civilisation.³⁶⁾

Ces mots de Zola véhiculent bien son idée que le chemin de fer, symbole du progrès industriel, est devenu une existence énigmatique et monstrueuse dont la vitesse, jusque-là inimaginable, délaisse l'humanité en arrière. C'est sous cette tension que naît la bête, synonyme de l'hérédité. La dernière scène du roman où le train cassé s'élance à toute vitesse incarnerait alors le « progrès » effrené d'une part, et la bête déchaînée que la conscience ne saurait refouler d'autre part.

La société trop mécanisée entraîne inévitablement l'aliénation et l'anonymisation des individus. L'industrie et les machines font naître une nouvelle forme d'esclavage qui est à l'origine du mécontentement et de l'agitation. La bête en Jacques, apparemment tout content de son métier régulier de mécanicien, franchit le seuil au moment fortuit pour avaler son être entier. Le caractère maléfique du monde en proie aux changements radicaux réside dans l'effacement de l'individu et réduit celui-ci à un « rouage » de l'orga-

36) Lettre à Van Santen Kolff, datée du 6 juin 1889, *Correspondance VI, op. cit.*, pp. 394-395.

nisme social³⁷⁾. Contrairement à l'ancienne industrie où l'ouvrier était maître des instruments, la grande industrie, avec ses moteurs à vapeurs, ses capitaux énormes, soumet les ouvriers aux travaux acharnés et les expose au perfectionnement des machines en leur niant la vie émotionnelle.

Zola explore avec ses personnages les états subconscients et les pulsions irrésistibles, voire le lien entre progrès et violence inhérent au développement social. Inutile de dire que le thème de l'inconscient reste un sujet déterminant au cours de l'histoire de la pensée du XIXe siècle. En écrivain, Zola propose à sa manière le mécanisme du refoulement, lequel entretient le rapport étroit avec la société moderne.

Ni les foules misérables de Lourdes, ni les insurgés en grève ne sont des privilégiés de ce monde. Les uns meurtris par des douleurs physiques, les autres mordus par la misère qui les privent de toute dignité. Puisqu'ils trouvent l'ici-bas intolérable, il est naturel qu'ils aient besoin d'une « illusion » pour rêver d'un meilleur monde qui leur promet un bonheur d'échapper à la réalité. D'où les foules déferlant à Lourdes qui ne doutent pas de la guérison miraculeuse et les mineurs insurgés qui parient leur vie pour la bataille perdue.

Alors, quelle remède apporte Zola qui croit que l'humanité est vouée à l'illusion et à la chimère qui l'aide à supporter son existence misérable dans le monde du scientisme, chassant tous les irrationnels ? Examinons enfin les

37) Comme Maarten Van Buuren l'a bien noté, Zola considère que le développement de l'industrie mécanisée fait de chaque individu un « rouage ». « Le bâtiment de l'usine est une mécanique gigantesque à l'intérieur de laquelle le travailleur individuel remplit une fonction comparable au rouage. La métaphore, utilisée pour exprimer le procès industriel, prend le plus souvent une valeur négative. Elle évoque moins la perfection du procès que la dépendance des travailleurs à un principe qui les dépasse. Un bel exemple l'emploi dépréciatif de la métaphore se trouve dans *Le Capital* de Marx. » Maarten Van Buuren, *op. cit.*, p. 218.

idées de Zola sur ce qu'on devrait exiger de la science pour résoudre les crises de l'âge moderne.

III : Au-delà du désenchantement du monde

Comme nous l'avons observé jusqu'ici, la contagion du mal sévissant dans le monde où régne le positivisme matérialiste ou le scientisme, a causé la désagrégation morale de la société, en détruisant les valeurs religieuses ou les vestiges du passé. Le développement de l'irrationalisme, qui a correspondu paradoxalement à l'essor contemporain de la science, peut être imputé à l'effet d'une foi déçue par un rationalisme dogmatique postulant que notre savoir scientifique peut atteindre la certitude. Ce que Zola a fait à son siècle avec une force inégalée, c'est donc restituer à la science le statut positif, sans la réduire à l'outil de l'idéalisme. Pour les uns la religion ne saurait être qu'un catholicisme de tradition, pour les autres il s'agit de promouvoir la Religion de la République, qu'elle soit celle de la Science ou celle du socialiste ou de la démocratie.

En tant qu'homme du XIXe siècle, Zola considère que, quelle que soit la religion, le dogmatisme est la source de la maladie sociale. En ce sens, Jean Bourdeau (1848–1928) analyse bien les phénomènes pathologiques de l'âge moderne :

La contagion nihiliste est un autre symptôme du même mal : La culture occidentale, la science prématurée ont énié ces jeunes cerveaux, comme l'*eau de feu* que les sauvages goûtent pour la première fois. Nulle part nos théories abstraites, unies à des passions slaves, n'ont produit des effets plus dévastateurs.³⁸⁾

38) J. Bourdeau, *Le Socialisme allemand et le nihilisme russe*, Paris, Félix Alcan, 1894, p. 208.

Bourdeau observe cette « contagion nihiliste » comme symptôme du « mal », qui a sa source dans la « science prématurée » enivrant les « jeunes cerveaux » de ses contemporains. Notons que cette réflexion pénétrante de Bourdeau correspond à celle de Zola : face à l'ébranlement des certitudes qu'avait fait naître le progrès scientifique, ces gens qui croyaient en le pouvoir illimité des sciences ont dû faire face au désenchantement du monde; cela les a amenés au mysticisme collectif dont l'exemple pertinent est les foules de Lourdes. Dans la société industrialisée on ne peut plus revenir au croyance d'autrefois mais à cette exaltation malade qui satisfairait au désir des illusions.

La crise morale de Clotilde dans *Le Docteur Pascal* traduit cet état d'esprit : comme la science a dévoilé le secret de la destinée humaine que la religion embellit des images favorables à l'homme, elle se demande ce qui est le sens de cette existence exécrationnelle, sans égalité, sans justice, qui lui apparaît comme un cauchemar. Il est vrai qu'au fond du désespoir humain existe ce sentiment de l'inégalité et l'injustice, aggravé par la reconnaissance de l'impuissance des sciences. La réponse de Zola est assez révélatrice :

À ce tournant d'une époque surmenée de science, inquiète des ruines qu'elle avait faites, prise d'effroi devant le siècle nouveau, avec l'envie affolée de ne pas aller plus loin et de se rejeter en arrière, elle [Clotilde] était l'heureux équilibre, la passion du vrai élargie par le souci de l'inconnu. [...]. Puisque toujours il faudra apprendre, en se résignant à ne jamais connaître, n'était-ce pas vouloir le mouvement, la vie elle-même, que de réserver le mystère, un éternel doute et un éternel espoir ? ³⁹⁾

39) *Le Docteur Pascal*, t. V, p. 1211.

La dernière scène du roman nous montre comment Clotilde, avec son nouveau-né dans ses bras, a atteint l'état de sérénité en pouvant finalement admettre qu'il y a une marge de mystère que la science ne parviendrait pas à conquérir : elle était prédisposée au mysticisme par son hérédité, et tourmentée sans cesse par le sentiment d'incertitude dont elle ne pouvait pas trouver la solution dans les enseignements de l'Église. La conception de la vie qu'atteint Clotilde ne se réalisera jamais qu'avec la sérénité de l'âme, libérée des tentations de l'au-delà. La vraie résignation n'est pas lassitude face au monde, mais la victoire silencieuse que la volonté de vivre remporte dans les circonstances les plus difficiles. Elle ne devient une vertu que sur la base d'une acceptation réfléchie de la vie.

Dans le *Travail* (1901), le processus, où des douleurs des travailleurs, aliénés par la mécanisation de la société industrialisée, sont rachetées grâce aux efforts acharnés et aux ressources de Luc, se décrit au cours des décennies. À la fin du roman se perfectionne sa cité idéale, dans laquelle se réalisent l'amélioration prodigieuse des conditions de travail, la construction des maisons propres et la laïcisation de l'éducation première. Il est à noter d'ailleurs que les « machines », décrites d'une certaine manière comme quelque chose de maléfique ou de dévorante dans la série des *Rougon-Macquart*, deviennent en fin « les esclaves dociles » de l'homme au bienfait de l'« électricité » : l'emploi de l'électricité laisse les fours de l'usine « froids » et « silencieux », d'une « propreté claire ». Zola en fait l'éloge en disant qu'« actionnées par l'électricité », les machines sont maintenant « libératrices » et vont supprimer la douleur humaine⁴⁰. Cette attitude de Zola vis-à-vis de l'électricité correspond également à celle de Bourdeau qui admet que désormais elle peut passer des avantages de la grande industrie à la petite industrie, restreindre par là la concentration d'ouvriers, le travail acharné qu'exige

40) Voir surtout les pages 892, 917 et 920. (*Travail*)

la vapeur⁴¹⁾.

Tout ce que nous avons observé jusqu'ici montre que selon Zola le progrès de la science sera acceptable à condition que ceux qui en profitent gardent le sang-froid basé sur une certaine éthique pour s'en servir. Au chevet d'un mort, Luc donne un discours solennel comme ainsi : même si la science avait inventé des explosifs qui ont causé un « monstrueux massacre » sur la terre, la certitude viendrait un jour que la guerre n'était plus possible, avec « la toute-puissance de la science, souveraine faiseuse de vie, et non de mort »⁴²⁾. Zola imagine le monde idéal où personne n'agira par intérêt personnel et où tous jouiront d'une justice et d'un bonheur égal grâce à la science; celle-ci ne devrait pas se passer d'une certaine éthique, ou la foi qui n'attribuerai absolument aucune valeur au dogme, une foi éclairée par la raison.

Rappelons ici la scène de *Paris* où Guillaume, le chimiste, dissuadé par Pierre de faire sauter la basilique du Sacré-Cœur avec la bombe chimique qu'il avait inventée, embrasse son frère et pleure à chaudes larmes. Il est possible que Zola, plutôt consciemment qu'inconsciemment, veuille décrire de façon symbolique cette réconciliation parfaite entre la science et la foi. Le fait que Pierre soit un prêtre défroqué, désillusionné par le catholicisme, et que Guillaume se repente à la fin en tenant compte du côté destructeur de la science, ouvre à nos yeux un vaste champ à explorer. En ce sens, le credo du docteur Pascal suggère une idée significative :

À mesure que la science avance, il est certain que l'idéal recule, et il me semble que l'unique sens de la vie, l'unique joie qu'on doit mettre à la vivre en est dans cette conquête lente, même si l'on a la

41) Bourdeau, *op. cit.*, p. 234.

42) *Travail*, *op. cit.*, p. 969.

mélancolique certitude qu'on ne saura jamais tout⁴³⁾.

Cette valorisation de la « conquête lente » et de la résignation de « ne jamais savoir tout » fait de Zola un penseur dont la philosophie de guérison se révèle assez bénéficiante pour l'époque, obsédée de l'image toute-puissante de la science : c'est un résultat involontaire des idées dominantes de l'époque qui visait au progrès rapide de la civilisation, en n'y voyant que le sens de l'histoire. En outre, le credo d'au-dessus se retrouve de manière plus concrète dans le manuscrit :

L'avenir de l'humanité est dans le progrès de la raison par la science. [...]. Toute est illusion et vanité, sauf le trésor de vérités scientifiques lentement acquises et qui ne se perdront jamais. Augmentées par la suite, elles donneront à l'homme un pouvoir incalculable, et la sérénité, sinon le bonheur⁴⁴⁾.

Le vrai progrès, selon Zola, réside dans celui de la « raison par la science ». L'expression de « vérités lentement acquises » traduit de façon efficace la pensée de l'écrivain selon laquelle les conquêtes hâtives des domaines inconnus impliquent bien des maux. La fin du XIXe siècle, que Zola qualifie d'« un terrible siècle d'enquête positive »⁴⁵⁾, peut être regardée comme l'époque qui commence à aboutir à une certaine lassitude et au désenchantement.

Le romancier affirme, plus loin dans l'« Ébauche », qu'il garde pour la fin du *Docteur Pascal* l'idée de « la sérénité pour la science »⁴⁶⁾. N'oublions

43) *Le Docteur Pascal*, t. V, p. 1614.

44) BNF. Ms., N.a.f. 10290, f° 228.

45) *Lourdes*, p. 382.

46) BNF. Ms., N.a.f.10290, f° 232.

pas le fait que le séjour de Zola à Lourdes pour les enquêtes a eu lieu pendant l'été de l'année 1892, avant qu'il n'achève l'Ébauche du *Docteur Pascal*. Cela explique alors la continuité de la pensée dans ces deux romans et le « Discours aux étudiants ». Il demande à la jeune génération si la science a promis le « bonheur ». En répondant par la négative, Zola met en avant la notion de « stoïcisme », d'altruisme, et de « sérénité » d'intelligence satisfaite pour se procurer ce bonheur⁴⁷⁾.

Conclusion

La civilisation industrielle moderne a augmenté les possibilités de l'homme de vivre une vie plus riche et plus libre digne de son potentiel : mais puisque l'homme n'apprend pas comment s'en servir, ils se réduit au rang de l'esclave à la fois matériel et spirituel. À partir du moment où se répand le positivisme, la croyance dans le progrès permet à la pensée scientifique de s'émanciper du religieux, et pour Zola, la science aurait dû remplacer la religion comme guide moral. Or, la science, impliquant par sa nature le risque de transgresser la morale, ne peut pas s'affirmer comme une nouvelle religion, dans la mesure où la religion doit être compatible avec la morale⁴⁸⁾. Loin d'offrir des soutiens moraux susceptibles d'éduquer l'homme à la vertu, la science peut se révéler complice de l'injustice et de la violence qui règnent dans le monde.

47) *Le Docteur Pascal*, t. V, p. 1613.

48) Cette question des rapports entre la religion et la morale est discutée par Brunetière, qui regarde la science comme incapable de remplacer la religion : « Mais pouvons-nous également séparer la « morale » de la religion ? C'est une autre question, beaucoup plus grave et plus délicate. Il ne paraît pas, en effet, que la morale ait été de tout temps ni partout nécessairement liée à la religion. [...]. On a soutenu d'autre part que la religion était la création de la morale. » Ferdinand Brunetière, *Revue des deux Mondes*, 1^{re} janvier, 1885, p. 111.

Les foules en proie à la fièvre, telles que les a bien dépeintes Zola, se précipitent dans un abîme de délires. L'idéal pour l'écrivain serait la réconciliation entre la Science et la Foi, mais cette « foi » doit renaître hors du christianisme : elle n'existe que dans « une croyance à la vie »⁴⁹⁾. Zola voit les signes de la maladie dans la dichotomie entre la conviction religieuse et la conviction scientifique parmi les savants qui opposent la foi à la raison⁵⁰⁾.

La science a pour but de doter la vie sociale d'un fondement rationnel. Mais une fois que la science devenue un nouveau dogme, contre lequel nulle raison ne saurait prévaloir, son impuissance nous amène à trouver un refuge dans le miracle ou dans la croyance en l'au-delà. Aussi est-il profondément justifié que la reconnaissance des limites de la science est une occasion grâce à laquelle l'on prend conscience du mystère de la vie; comme Zola l'affirme dans une note préparatoire du *Docteur Pascal*, son choix de l'« hérédité » comme thématique de la série réside dans cette conception philosophique devant la science⁵¹⁾. Trouver la volonté de vivre dans la conquête continue de l'inconnu est la seule façon de surmonter les crises morales, tout en sachant qu'on ne parviendrait pas à franchir les limites, sans s'y complaire avec miè-

49) « Au fond, c'est une croyance à la vie, telle est la manifestaion divine pour Pascal. La vie c'est Dieu. Tout pour la vie. » BNF, Ms., N.a.f. 10290, f° 230.

50) René Rémond interprète bien ce mouvement de pensée de l'époque : « Mais, il y a deux cent ans, le problème du catholicisme était de se trouver un véritable statut intellectuel, qui le situe par rapport à l'instance rationnelle. Nombre de savants alors qu'il existe une contradiction irréductible entre la foi et la raison. Même ceux qui se réclament de la tradition chrétienne ne préservent leur fidélité à la foi qu'au prix d'une dichotomie entre leur activité scientifique et leur croyance religieuse. » René Rémond, *Le Christianisme en accusation*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000, p. 17.

51) « la marge entre la science fixée et l'inconnu, cette marge de science en enfance, celle où la vérité du tout qui entrevoit, où l'on tâtonne : c'est là notre terrain à non reconnaître et c'est pourquoi j'ai choisi l'hérédité. » BNF, Ms., N.a.f. 10290, f° 57.

vrerie ni s'en indigner sottement.

Pour conclure, nous pourrions dire que l'originalité philosophique de Zola n'est pas seulement d'avoir élaboré la notion de respect de la vie, mais davantage d'avoir pensé les rapports entre science et morale. Il n'a cessé d'opposer la science au dogme chrétien, mais pas la raison à la foi. Dans cette perspective, sa réflexion prend essor aux confins de la littérature et de l'éthique : Zola a cherché à dépeindre cette maladie du siècle, dans laquelle son analyse pénétrait comme dans les viscères d'un corps en décomposition, pour un remède ou pour une meilleure santé. En ce faisant, il démontre bien que la science ne se développera que si les êtres humains sont animés par la raison et par les idées de justice et de dignité humaine.